

Colloque « Gourmets de lettres »

25 septembre 2026

Victor Hugo et la guerre de 1870-1871

Victor Hugo accueille la guerre de 1870 sans émotion excessive. Personne ne peut imaginer les conséquences en cascades d'un tel événement, à l'exception de ceux qui sont directement concernés tel Bismarck. Le poète n'y attache pas, au moins dans un premier temps, une grande importance. Onze ans plus tôt, il a manifesté le même détachement à l'égard du conflit entre la France et l'Autriche. À l'époque, il se borne à reprocher à Napoléon III d'aller à la messe au lieu d'aller au combat. La guerre conduite par l'empereur usurpateur lui apparaît comme l'occasion de conforter sa

popularité par quelques victoires qui le rendront digne de son oncle.

En juillet 1870, Victor Hugo apprend simultanément le dogme de l'infaillibilité pontificale et la déclaration de guerre avec la Prusse. C'est le jour où il décide de planter ce qu'il appelle le « chêne de l'Europe » à Guernesey. Pour lui, la hiérarchie des valeurs est claire. « Dans cent ans, écrit-il, il n'y aura plus de guerre., il n'y aura plus de pape et le chêne sera grand. » (537) La prophétie ne se réalisera que pour le chêne. Au regard du nombre des morts prévisible, les motivations des dirigeants paraissent dérisoires. Dans une lettre aux femmes de Guernesey pour qu'elles fabriquent de la charpie, il exprime son peu de considération pour les protagonistes de cette guerre : « Deux peuples vont s'entretuer pour le plaisir de deux princes » (948).

Avec l'accumulation des défaites, le point de vue de Victor Hugo change. Il se rend compte que c'est la survie même du régime

impérial qui est en jeu. C'est la condition qu'il a mise pour un éventuel retour. Il s'est toujours montré péremptoire sur les conditions de son retour en France. Le gouvernement prend des mesures d'amnistie de plus en plus larges. Nombre de proscrits décident de rentrer. Il demeure inflexible comme il l'affirme dans un poème dont le dernier vers demeure fréquemment utilisé sans toujours en connaître l'origine :

**« J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus
ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient
demeurer,
Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis !
Si même s'il n'en sont plus que cent, je brave
encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »**

Il adresse par le train en France, la dépouille de son épouse pour y être enterrée. Après s'être recueilli auprès du cercueil dans le wagon mortuaire, il indique à son entourage : « Vous venez de voir la voiture dans laquelle je rentrerai en France » (516)

A l'époque, l'empire paraît solide. Avec les défaites, les projets de Victor Hugo changent complètement. Le premier poème qui ouvre son récit de la période allant d'août 1870 à juillet 1871 et publié sous le titre *L'année terrible*, il évoque la défaite de Sedan. Sur le moment, il ne paraît pas bien mesurer la catastrophe que cette défaite représente pour la France. Ce qui le préoccupe alors c'est la chute de Napoléon III. Il se réjouit. La première phrase du poème semble mystérieuse : « Toulon, c'est peu. Sedan c'est mieux ». En fait, il fait référence à un poème publié dans *Les châtiments*. Il promettait à l'empereur qu'il se retrouverait forcé à Toulon.

**« Va bandit ! Ce boulet que, dans des temps
stoïques,
Le grand soldat, sur qui ton opprobre
s'assied,
Mettait dans les canons de ses mains
héroïques,
Tu le traîneras à ton pied ! »**

Le 2 septembre, Napoléon III capitule avec son armée. A partir de là, les événements se précipitent. Deux jours plus tard, l'Empire s'effondre au profit d'un gouvernement de défense nationale. Le lendemain, Victor Hugo arrive à Paris. Il a pleuré au spectacle d'un groupe de soldats français bivouaquant le long de la voie ferrée ce qui s'explique en somme après près de vingt ans d'exil. Son retour correspond bien à ce qu'il avait promis : « quand la liberté rentrera, je rentrerai ». Encore deux jours, et il publie un message « aux Allemands ». Il s'ouvre par une formule prometteuse : « Celui qui vous parle est un ami ». Il concède que la France de

l'Empire est responsable de la déclaration de guerre contrairement aux Prussiens, responsabilité que les historiens ne confirment pas tout à fait. Il déplore que la République française soit punie pour une faute qu'elle n'a pas commise. Surtout il proteste contre les attaques dont Paris pourrait être l'objet. Il utilise une formule binaire comme il les aime ; l'assassinat de Paris serait un deuil et un crime, le deuil serait pour la France et le crime pour l'Allemagne. Il conclut qu'il « convient d'être avec les peuples qui meurent, je vous plains d'être avec les rois qui tuent » (233AT).

Un peu plus tard, toujours au mois de septembre, dans un poème de plus de quatre-vingts vers, Victor Hugo adresse un message « à l'Allemagne ». Le ton est fort différent du texte évoqué plus haut ; « Aucune nation n'est plus grande que toi » (Extrait de *Choix entre les nations*, paru en 1872, AT, p.43). Suit une longue litanie de compliments sur le

destin exemplaire de ce pays exceptionnel. Il convoque de multiples héros germaniques, y compris certains peu connus : Cresecentius, Vitkins, Spillyre etc. Il a le sentiment de faire une concession en considérant Charlemagne comme *leur soldat*. Il rêve d'une transformation des peuples germaniques, d'une fusion de leurs vertus guerrières avec leurs goûts artistiques et notamment musical. Il en appelle à des « hymnes puissants » où alterne « le cri de l'aigle avec le chant de l'alouette ».

Ce poème se termine par une conclusion correspondant à une technique que Victor Hugo affectionne avec un thème abondamment développé qui se termine par quelques mots qui remettent tout en cause, qui renversent les valeurs que l'on croyait acquises ; en somme une conclusion inattendue et qui surprend. En l'occurrence, après les plus de quatre-vingts vers à la gloire de l'Allemagne et qui la présente donc rien

moins que comme fondatrice de la civilisation, après cet éloge exalté adressé à l'Allemagne, Victor Hugo s'adresse à la France en trois mots : « O ma mère ». Tout est dit : il n'y aura pas de rivalité dans les sentiments à l'égard de l'Allemagne et de la France. Cette dernière aura toujours la priorité. On sait la confiance de Victor Hugo pour tout de ce qui touche à l'amour maternel.

Le siège de Paris démarre le 17 septembre. Comme il est naturel, le ton des poèmes devient plus dur à l'égard des Allemands, surtout contre les princes germaniques coalisés :

**« Ils poussent vers Paris les sept peuples
saxons,
Hideux, casqués, dorés, tatoués de blasons,
Il faut que chacun d'eux de meurtres se
repaisse ; » (AT, p.54)**

Des cadavres prussiens flottant sur la Seine lui arrachent quelques vers ironiques sur ces envahisseurs pressés d'atteindre la

capitale dont ils supposent les femmes très accueillantes :

« Vite ! en France : Paris, cette ville publique
Qui pour les étrangers se farde et s'embellit,
Nous ouvrira ses bras... - Et la Seine son lit »

AT, p.62

Il offre les premiers gains de son livre *Les châtiments* pour l'achat d'un canon. L'armée décide de donner son nom à l'un des canons de la capitale. Victor Hugo lui parle presque comme à un ami :

« O canon, ô tonnerre, ô guerrier redouté,
Dragon plein de colère et d'ombre, dont la
bouche

Mêle aux rugissements
une flamme farouche »

Hugo lui fait confiance ;

« il sait qu'il faut lutter, frapper, vaincre,
dissoudre,
Et d'un rayon d'aurore il fait un coup de
foudre » (AT, p.75-76)

Au fur et à mesure que le siège se fait plus dur, son patriotisme s'exalte. Sous le titre « La sortie », il a des développements que n'e désavouerait pas Déroulède. Il reste peu de son pacifisme. Dans ce poème, il ne manque aucun des poncifs habituellement mobilisés au service du patriotisme guerrier : les volontaires qui se précipitent au combat, pressés de sacrifier leur vie pour sauver le pays ; le drapeau est réduit à l'état de haillon mais il flotte au vent ; les épouses se conforment aux traditions gauloises en portant le fusil de leur mari, affirmation dont on craint qu'elle comporte une part d'anachronisme. La fin du poème atteint des sommets :

**« On entend des voix dire : - Nos fusils,
femmes !**

**Et les femmes, le front serein, le cœur brisé ;
Leur rendent leur fusil après l'avoir baisé. »»**

**L'on ne peut évidemment juger ces vers
qu'en imaginant l'ambiance dans une ville**

assiégée. Il ne faut pas croire que la période ne lui inspire que des sentiments belliqueux. Il y a aussi, parfois, des éléments plus anecdotiques, notamment liés aux privations, imputables au siège de Paris et aux difficultés d'approvisionnement. Parfois, le récit se fait encore plus anecdotique et un quatrain passablement vulgaire ne figure pas dans l'ouvrage. :

**« Mon repas me fait mal.
Et même harcèle.
J'ai mangé du cheval.
Et je pense à la selle. »**

Il est heureusement d'autres poèmes plus présentables et émouvants. Elle porte le titre. « L'enfant malade pendant le siège » : Je vous cite seulement la fin :

**« Si je ne vous vois pas gai et rose et très
forte.**

Si triste, vous rêvez.

**Si vous ne fermez pas derrière vous
La porte par où vous arrivez.**

**Si je ne vous vois pas comme une belle
femme,
Marcher, bien vous porter,
Rire et si vous semblez être une petite arme
Qui ne veut pas rester,
Je croirais qu'en ce monde où le suaire au
Lange
Parfois peu confiner,
Vous venez pour partir, et que vous êtes
l'ange
Chargé de m'emmener. »**

Les problèmes liés au siège et les pulsions patriotiques de Hugo vont s'interrompent, ou en tous ces prendre une autre direction avec la capitulation. Plusieurs poèmes lui sont consacrés, sur le ton attristé que l'on peut deviner. Ce qui constitue la touche hugolienne, c'est de trouver l'affirmation, fréquemment répétée, que la victoire allemande est, au moins partiellement, compensée par le courage dont les Français ont fait preuve : aux Germains le triomphe,

aux Gaulois la gloire. On se console comme on peut.

De toutes façons, la guerre civile succède au conflit international. C'est un autre thème de *L'année terrible*. Victor Hugo n'est certes pas favorable aux destructions programmées par certains communards. Il mesure l'absurdité de ces saccages qui s'ajoutent à ceux déjà commis par les Allemands. Pour autant, après que les Versaillais ont repris le contrôle de Paris, Victor Hugo prend la défense de ceux qui ont mis le feu à l'hôtel de ville, aux Tuileries, au Palais royal, au Palais de justice... Certains s'étonnent de ce qu'ils jugent comme un revirement et même une contradiction. Il s'en explique : il se met systématiquement du côté des persécutés, « c'est tout simple ». Il met son talent au service de cette nouvelle cause. Il utilise sa technique habituelle : une longue suite de vers qui paraissent accabler les incendiaires ; puis, quelques mots qui renversent toute la

démonstration. C'est ainsi qu'il imagine un dialogue avec un enfant qui a mis le feu une bibliothèque. Il consacre près de soixante vers à faire l'éloge des livres. Et nul ne peut douter sur ce thème de sa sincérité. Le livre libère, il élève, il éclaire, il permet à chacun de sortir de sa condition. Mettre le feu, c'est un « crime inouï ». Là encore. Je cite les derniers livres du poème ;

« Le livre est ta richesse à toi ! C'est le savoir,
Le droit, la vérité, la vertu, le devoir,
Le progrès, la raison dissipant tout délire.
Et tu détruis cela, toi ! »

Et en cinq mots, la réponse de l'enfant, Victor Hugo détruit toute l'argumentation : « je ne sais pas lire. » (AT, p.13, *A qui la faute ?*)

* * *

L'on ne peut douter du patriotisme de Victor Hugo. Tout l'y porte et d'abord l'ambiance dans laquelle il a grandi, celle de

l'épopée napoléonienne à laquelle participe son père avec le grade de général. Il est cependant jeune témoin de la difficile campagne d'Espagne. En 1814 et 1815, il est plus ou moins en accord avec l'opinion publique française qui voit dans la défaite une humiliation qu'il faudra compenser à la première occasion. D'abord royaliste, Victor Hugo se rallie progressivement à la République. Cette évolution lui permet de rompre avec l'impérialisme auquel succombent volontiers les monarchies et, plus encore, le bonapartisme. Désormais c'est comme porteuse des idéaux généreux de la Révolution que la France réclame une place spéciale dans le monde. C'est la patrie des droits de l'homme et elle doit être reconnue comme telle. Les rois qui continuent à dominer en Europe seraient prudents à lui manifester un grand respect s'ils ne veulent pas qu'on *lâche* les peuples contre eux.

La défaite de 1871 provoque la stupeur. Les premières notations de Victor Hugo en témoignent. Il est normal que le pays puisse succomber à une coalition européenne comme en 1814 et 1815, mais il semble inimaginable qu'une seule nation comme le Prusse vienne à bout de la *Grande nation*. L'attachement déjà ancien de Victor Hugo en faveur des Etats unis d'Europe s'en trouve renforcé. C'est désormais un thème qu'il exploite abondamment, surtout dans ses lettres avec ses correspondants étrangers. Son patriotisme le conduit cependant à réclamer une place prépondérante pour la France dans ce grand ensemble. Dans tout cela, la guerre n'a évidemment aucune place et c'est ce qui lui permet de traverser la années 1870-1871 sans état d'âme et sans menacer son pacifisme fondamental. Il se prendra plus tard à rêver, ainsi en 1884, il dit en visitant la statue de Bartoldi pour l'Amérique :

« Et la mer, cette grande agitée, constate l'union des deux grandes terres apaisées », tout en acceptant que ces mots figurent sur le socle de la statue à New York (918) aux côtés des vers d'Emma Lazarus, à la fin de son poème, « The new Colossus » : « Garde, Vieux Monde, tes fastes d'un autre âge, crie-t-elle.

Donne-moi tes pauvres, tes exclus, qui, en rangs pressés, aspirant à vivre libres, le rebus de tes rivages surpeuplés, envoie-les-moi , les déshérités que ma tempête m'apporte. J'élève ma lumière et j'éclaire la porte d'or ». Victor Hugo aurait pu les écrire ...

André Cabanis